



L'autre, c'est moi : la quête identitaire des Latino-américains transplantés en Europe

Enrique Sanchez Albarracin

► To cite this version:

Enrique Sanchez Albarracin. L'autre, c'est moi : la quête identitaire des Latino-américains transplantés en Europe. 2009. hal-00758658

HAL Id: hal-00758658

<https://hal.science/hal-00758658>

Preprint submitted on 29 Nov 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'autre, c'est moi : la quête identitaire des Latino-américains transplantés en Europe

**Enrique Sánchez Albarracín
Université de Lyon - Insa de Lyon
ITUS – E.V.S – UMR 5600**

Résumé

Depuis les indépendances, des générations successives de migrants latino-américains se sont posé la question de leur intégration ou *réintégration* en Europe, un continent paradoxal qui s'institue comme origine à la fois de leur identité et de leur altérité. Des élites intellectuelles et politiques transplantées des XIX^e et XX^e siècles, aux nombreux exilés, migrants ou étudiants et chercheurs qui peuplent aujourd'hui les universités d'Europe dont l'internationalisation est devenue un critère de développement stratégique, les rapports à l'Europe et aux Européens ont-ils évolué ?

Abstract

Since independence, successive generations of migrants from Latin America have raised the question of their integration or reintegration into Europe, a continent that is established as a paradoxical source of both their identity and otherness. The intellectual and political elites transplants of the nineteenth and twentieth centuries, with many exiles, immigrants or students and researchers who populate today's European universities whose internationalization has become a criterion for developing strategic relationships with Europe and Europeans have evolved?

L'autre, c'est moi : la quête identitaire des Latino-américains transplantés en Europe

Enrique Sánchez Albarracín
Université de Lyon - Insa de Lyon
ITUS – E.V.S – UMR 5600

Mais si je ne suis pas la même, il faut se demander alors *qui* je peux bien être ?
Lewis CAROLL, *Alice au Pays de Merveilles*

Il existe un autre moi dont j'ignorais l'existence jusqu'au jour où j'ai franchi le miroir, délibérément ou peut-être contraint par la nécessité ou le hasard : même allure, même voix, même caractéristiques physiques comme celles du double de Tertuliano Máximo Afonso¹. Ce qui me trouble cependant ce n'est pas de découvrir qu'il se trouve un être similaire à moi-même et qui n'est pas moi-même, comme cela arrive au personnage du roman de José Saramago, mais de constater précisément que cet autre, différent, c'est moi. Loin de moi-même, je suis devenu un autre moi.

Tel est l'inéluctable dédale dans lequel s'engouffre le transplanté lorsqu'il s'aperçoit qu'une seconde nature en lui est en train d'en extirper la première, de la même manière que la sève de la greffe modifie dans un arbre les propriétés primitives du tronc qui l'alimente². Si l'être et l'autre pénètrent dans tous et se pénètrent eux-mêmes mutuellement comme nous le rappelle l'étranger du *Sophiste* de Platon, la reconstruction identitaire que suppose tout exil ou expatriation s'alimente aussi d'ébranlements contradictoires.

C'est ainsi que depuis les indépendances de leurs nations respectives, des générations successives de voyageurs et de migrants venus d'outre-Atlantique se sont posé la question de leur intégration ou *réintégration* en Europe, un continent d'autant plus paradoxal pour eux qu'il s'institue comme origine à la fois de leur identité et de leur altérité. Leopoldo Zea affirme, en effet, que ce qui incline les Américains vers l'Europe et en même temps résiste à être l'Europe, c'est justement ce qui leur est propre, ce qui est américain³, c'est-à-dire que l'identité américaine ou latino-américaine, se situerait, peut-être, quelque part sur cette frontière conceptuelle entre différence et ressemblance. S'agit-il d'un territoire incorruptible, d'un ultime sas de sécurité vierge de tout compromis entre les deux mondes ou bien d'une intersection, d'un carrefour dont les marges évoluent au fil du temps et des circonstances ? Des élites intellectuelles et politiques *transplantées* des XIX^e et XX^e siècles, aux nombreux exilés, migrants ou étudiants et chercheurs qui peuplent aujourd'hui les universités d'Europe dont l'internationalisation est devenue un critère de développement stratégique, les rapports à l'Europe et aux Européens ont-ils évolué ? Nous nous proposons, à travers cet article, fondé sur une analyse de documents et de témoignages glanés entre le XIX^e et le XXI^e siècle, d'examiner quelques phénomènes simultanés et antinomiques d'intimité et de distance, d'acceptation et de résistance, de reconnaissance et de rejet, autour desquels s'opèrent ces transplantations latino-américaines en Europe.

Identité, altérité et transplantation

¹ Personnage du Roman de José SARAMAGO, *O Homem duplicado*, Editorial Caminho, 2002 (Traduction Française : *L'autre, comme moi*, Points, Seuil, 2005).

² Alberto BLEST GANA, *Los trasplantados*, Zig-Zag, 4^o Edición, Santiago de Chile, 1974, p. 22.

³ Leopoldo ZEA, *En torno a una filosofía americana*, México, El Colegio de México, 1945, pp. 38-39.

Aussi bien du point de vue étymologique que biologique, exister, *c'est déjà être placé hors de*, s'affranchir de sa coquille, être expulsé vers le monde extérieur, entreprendre un voyage dont le retour d'emblée est impossible⁴. Et tout départ est aussi une alternative, c'est-à-dire une altération, un déplacement vers l'altérité⁵. La diversité des approches possibles de l'altérité (philosophique, historique, anthropologique, culturelle, psychosociale...) est à la mesure des représentations et des enjeux complexes que soulèvent les notions individuelle, collective ou générale d'identité. Il y a dans ces notions quelque chose d'inné ou d'inévitable. Le concept de transplantation, en revanche, semble laisser davantage de marge à l'initiative humaine. Transplanter, c'est d'abord un travail d'agriculteur. C'est d'après le *Littre* « ôter une plante, un arbre d'un endroit, et le replanter dans un autre ». C'est donc un acte culturel, lié depuis toujours aux processus de sédentarisation des populations humaines. Depuis les grandes découvertes de la Renaissance, les Européens ont compris, toutefois, que toute espèce n'était pas transplantable et que, si la pomme de terre de l'*altiplano* andin a bien permis de mettre un terme aux grandes famines du siècle des Lumières, il est toujours aussi difficile de cultiver en France des mangues ou des papayes, à moins d'user de subterfuges qui risquent fortement de porter atteinte aux équilibres écologiques. C'est ce qui se produit malheureusement trop souvent aujourd'hui avec les poissons, les crustacés ou les mollusques, « transplantés » et « cultivés » dans les rivières et sur les côtes du Chili ou du Brésil. Et si l'être humain sait transplanter des espèces végétales ou animales, il est capable également de transplanter des idées, des coutumes, des institutions, des techniques, des formes artistiques ou littéraires et peut aussi se transplanter lui-même, comme le suggère le dictionnaire espagnol de l'Académie Royale (RAE) pour lequel la deuxième acception du verbe *trasplantar* est « *hacer salir de un lugar o país a personas arraigadas en él, para asentarlas en otro* ».

Mais encore faut-il s'entendre sur ce qui est étranger. Comment définir voire redéfinir l'idée de frontière dans nos sociétés contemporaines? Doit-on parler de frontières identitaires ou culturelles? Le cadre juridique semble être devenu bien trop étroit pour embrasser une question qu'on ne peut plus restreindre aux simples notions de citoyenneté ou de nation. Un immigrant ou un fils d'immigrant ne peut-il pas, en effet, se sentir étranger même dans le pays qui lui a délivré un passeport ou une carte d'identité? Combien d'individus ne se sentent-ils pas non plus étrangers dans leur propre pays d'origine? Lorsque nous venons au monde nous ne choisissons pas notre langue première, ni notre environnement immédiat, ni les pratiques, les croyances ou les codes d'interprétation et de comportement qu'il nous inculque. Par la suite nous aurons toutefois la possibilité de nous approprier d'autres langues, d'autres pratiques, d'autres modes qui n'étaient pas les nôtres. Tous les êtres humains acquièrent ainsi le sentiment qu'ils appartiennent à des collectivités, des villes, des pays, des régions du monde, à des classes, des genres, des générations, des mouvements culturels ou sociaux. D'après Alejandro Grimson, les modes par lesquels nous nous mettons en relation avec ces catégories identitaires sont inscrits dans nos cultures. Mais chacun de nous a la possibilité de choisir jusqu'à un certain point avec quels groupes il s'identifie et avec lesquels il se sent autre. C'est à partir de ce constat qu'il établit une distinction entre le sens du mot culture, qu'il met en relation avec l'ensemble des pratiques, des croyances et des significations routinières, fortement sédimentées et celui d'identité, qui se réfère selon lui à notre sentiment d'appartenance à une collectivité. C'est pourquoi les frontières de la culture ne coïncident pas toujours avec celles de l'identité⁶.

⁴ Amadeo LÓPEZ, 'L'autre et son double. Les exilés espagnols et latino-américains' in *Exils et émigrations hispaniques au XX^e siècle*, n°1, p. 1993 CERIC, Paris 7, 1993, p. 10.

⁵ « Il est intéressant, par ailleurs, de relever que les termes qui ont pour racine *alte* (altérer, altération, alternatif, alternative) sont associés aux idées de changement d'état, ou de changement qualitatif en bien ou en mal, de succession, d'opposition et de choix. L'identité, la diversité, la hiérarchie, le conflit, la transformation sont au cœur de l'altérité et vont se retrouver dans la façon dont elle se décline socialement ». Denise JODELET, 'Formes et Figures de l'Altérité', in Margarita SANCHEZ-MAZAS & Laurent LICATA, *L'Autre : regards psychosociaux*, Grenoble : PUG, 2005, pp. 27-28.

⁶ Alejandro GRIMSON, 'Fronteras y extranjeros : desde la antropología y la comunicación. Cultura, identidad, frontera' in *Extranjeros en la tecnología y en la cultura*, Buenos Aires: Ariel, Fundación Telefónica, 2009, p. 14.

Ces notions semblent d'autant plus complexes par ailleurs qu'elles intègrent des dimensions individuelles et collectives qu'il est toujours dangereux d'aborder sur un même plan linéaire. En effet, s'il existe bien entre ces deux niveaux des rapports de dépendance réciproque, comme le signale Jorge Larraín, car on ne peut considérer les individus comme des entités isolées et opposées à un monde social conçu comme une réalité externe, il est aisé, en revanche, de discerner entre ces deux types d'identités des différences fondamentales. Il est inconcevable, par exemple, de transposer les éléments psychologiques des identités personnelles aux identités plurielles, et de définir ainsi un groupe ou une nation par son caractère ethnique ou par une structure psychique collective⁷. C'est pourtant le projet qu'ont conçu depuis la fin du XIX^e siècle, et au moins jusqu'au milieu du XX^e, de nombreux intellectuels de part et d'autre de l'Atlantique, de Gustave Le Bon en France à Ortega y Gasset en Espagne, en passant par Alcides Arguedas en Bolivie, José Ingenieros en Argentine ou José Vasconcelos et même Octavio Paz au Mexique, pour ne citer que quelques uns des illustres représentants d'une certaine dérive idéologique et rhétorique contre laquelle s'insurge Grínor Rojo qui reconnaît, dans cette démarche, le virage psychologiste et biologiste responsable, selon lui, des campagnes racistes qui ont servi autrefois les intérêts particuliers des oligarchies et des empires⁸. Pour éviter, aujourd'hui encore, d'autres dérapages de ce genre, le philosophe chilien propose de subdiviser le concept d'identité en trois catégories ou niveaux différents : le singulier, le particulier et le général. A l'échelle de la singularité, on peut s'interroger sur l'identité d'un certain individu, sur ce qui le différencie des autres milliards d'individus qui peuplent notre planète, sans oublier toutefois la conjonction des éléments endogènes et exogènes (volontaires ou non) qui composent son identité personnelle, car, comme le rappelle Emmanuel Housset, l'identité personnelle n'est jamais île, ni une citadelle close, ni un bunker ; elle est un devenir qui se construit en permanence dans un échange dynamique avec l'altérité⁹. Sur le plan de la particularité on s'intéresse à l'identité (consciente ou non) d'un collectif, dont les dimensions peuvent être multiples, diverses et changeantes (famille, classe, ethnie, profession, religion, région, nation, parti politique...). Enfin, au niveau général, voire universel, on s'intéresse à l'identité de tous les êtres humains¹⁰.

Lorsqu'on aborde le concept de transplantation, on ne peut éviter, finalement, de penser à la métaphore médicale, car transplanter c'est aussi prélever un organe chez un sujet sain et donneur pour le greffer sur un patient récepteur afin de substituer une partie malade ou inutile de son corps. La transplantation c'est également l'irruption de l'autre en moi. C'est une opération contre nature qui peut provoquer parfois des troubles physiologiques ou psychologiques et même conduire, en cas d'échec, à un rejet irréversible de la greffe. Si certaines transplantations permettent de sauver des vies, elles instaurent en même temps une relation ambiguë avec l'autre, élément extérieur qui tout en devenant moi, exprime aussi le deuil d'un autre moi. Ces nouvelles dichotomies médicales (greffe/rejet, donneur/récepteur, sain/malade) nous rappellent, enfin, qu'il est nécessaire de considérer une dernière variable encore, celle du caractère volontaire ou involontaire, libre ou forcé,

Sur le "connu" et "l'inconnu" de la culture voire aussi le *Schéma de Kohls*, publié dans *Intercultures*, Paris :Sietar, n° 14, 1992.

⁷ Jorge LARRAÍN, *Identidad Chilena*, Santiago de Chile: LOM, 2001, pp. 21-48

⁸ Grínor ROJO, *Globalización e identidades nacionales y postnacionales... ¿de qué estamos hablando ?*, Colección Escafandra, Santiago de Chile, LOM Ediciones, 2006, pp. 32-34. Grínor Rojo fait référence à des ouvrages tels que *Psychologie des foules* (1895) de Gustave Le Bon, aux nombreux essais de psychologie sociale de José Ortega y Gasset, à *Pueblo enfermo, Contribución a la psicología de los pueblos hispano-americanos* (1909) de Alcides Arguedas, à *Las multitudes argentinas* (1899) de José María Ramos Mejías et *Nuestra América* (1903) de Carlos Octavio Bunge, à *Formación de una raza argentina* (1915) de José Ingenieros, à *Radiografía de la Pampa* (1933) de Ezequiel Martínez Estrada, à Cuba au livre *Indagación del Choteo* (1928) de Jorge Mañach, au Chili aux œuvres de Nicolás Palacios, *La raza Chilena...* (1904), Alejandro Venegas, *Sinceridad. Chile Íntimo* (1910), Joaquín Edwards Bello, *El roto* (1927), Benjamín Subercaseaux, *Chile o una loca geografía* (1941), Alberto Cabero, *Chile y los Chilenos* (1948), et au Mexique aux textes de Justo Sierra, José Vasconcelos, Samuel Ramos dans *El perfil del hombre y la cultura de México* (1934) et Octavio Paz dans *El Laberinto de la Soledad* (1950).

⁹ Emmanuel HOUSSET, *L'intériorité d'exil, le soi au risque de l'altérité*, Editions du Cerf, 2008, 384 p.

¹⁰ Grínor ROJO, *ibid.*, pp. 29-47.

conscient ou inconscient, qui aura, chez les individus, une incidence forte au cours de leur installation puis de leur éventuelle intégration en milieu étranger.

Diplomates, intellectuels, artistes et rastaquouères : la quête des sources et des modèles européens

La transplantation n'est pas seulement un voyage. C'est d'abord un départ, mais aussi une parenthèse qui s'ouvre et qui ne se refermera peut-être jamais. Elle commence vraiment le jour où l'on défait toutes ses valises et que l'on achète ses premiers meubles dans le pays d'accueil, le jour où l'on est pris au piège tel Ignacio Sagraves, le malheureux personnage du roman *Los trasplantados* d'Alberto Blest Gana, qui après avoir dépensé en frivolités parisiennes l'héritage qu'il était venu chercher en Europe, doit se résigner à intégrer un autre Paris, celui des bas quartiers, de la misère¹¹; le même que découvre, dans le monde réel, l'écrivain uruguayen Horacio Quiroga qui lors de son séjour en 1900 dans la Ville Lumière se voit un jour réduit à la mendicité, ce qui lui fera écrire, ensuite, dans son journal de voyage que la véritable patrie c'est d'abord celle où l'on vit bien¹².

Toute transplantation, néanmoins, n'est pas nécessairement une descente aux enfers. Il y a d'abord une sorte de sas, une phase d'acclimatation, de transfiguration, une étape qu'Alicia Dujovne Ortiz appelle littéralement « *se deshabituier de son visage* » et qui dure selon elle au moins six mois¹³. Ensuite le processus d'intégration peut vraiment commencer.

Le terme *trasplantados*, fréquent dans les textes scientifiques et littéraires, a d'abord eu, souvent, une connotation péjorative. Il était associé, alors, au spécimen du *rastaquouère*, devenu, à la fin du XIX^e siècle, une sorte de paradigme historique et littéraire du parvenu latino-américain. C'est celui qui incarnait la tendance maladive à l'imitation et la recherche compulsive de la reconnaissance européenne¹⁴. On doit, semble-t-il, au philologue et historien dominicain Pedro Henríquez Ureña, l'emploi plus spécifique du terme *transplantado* en référence aux élites culturelles latino-américaines qui se sont installées en Europe dès la période coloniale mais dont la présence n'a cessé de s'accroître après les indépendances.¹⁵ Il classait dans cette catégorie, par exemple, le Mexicain Francisco A. de Icaza (1863-1925)¹⁶, poète et ambassadeur à Madrid, puis à Berlin, prototype du jeune intellectuel et diplomate qui s'expatrie très tôt pour ne jamais revenir dans son pays d'origine. A la fin du XIX^e siècle, l'Amérique latine émergeait sur la scène internationale et rétablissait ses liens diplomatiques avec l'Espagne. L'élaboration d'une image, pour la première fois externe, de celle qui avait été sa métropole se dissociait seulement alors progressivement, d'après l'historien argentin Tulio Halperin Donghi, de la tâche préalable et plus urgente consistant à établir l'inventaire de ce que l'action espagnole avait légué en Amérique aux nouvelles nations. Et ces nouvelles nations hispano-

¹¹ Alberto BLEST GANA, *op. cit.*, pp. 36-39.

¹² “¿Es esto acaso vida? [...] sin dinero, sin amor, sin depresión, sufriendo sin medida, sin un momento de sonrisa, avergonzado de entrar al hotel, de tener que esperar todos los días a que me den de comer, como un pobre diablo que viene a las mismas horas a situarse en un paraje, por donde sabe pasará un caritativo cualquiera?”. *Prólogo de Diario de viaje a París* de Horacio Quiroga, Introducción de Emir Rodríguez Monegal, Montevideo, Número, 1950.

¹³ Alicia DUJOVNE ORTIZ, ‘Desacostumbrarse de su cara’ in *Al que se va*, Buenos Aires: Libros del Zorzal, 2002, pp. 51-64.

¹⁴ “Es la historia continua e inacabable de la familia americana que deja su terruño, sus costumbres, su rústica riqueza para venir a este mundo de deslumbramiento y de locuras brillantes, a perder el dinero del modo más lamentable, el honor algunas veces, la vida de cuando en cuando”. Rubén Darío, *Crónicas y anécdotas*, Paris, 27 de junio de 1900, p. 65-66, cité par Milagros PALMA, in *El Mito de París, Entrevistas con Escritores Latinoamericanos en París*, Indigo & Côté-femmes éditions, 1991, p. 9.

¹⁵ Pedro HENRIQUEZ UREÑA, *La Utopía de América, Caracas, Biblioteca Ayacucho*, N°37, 1984, 503 p. Disponible en PDF sur : http://www.bibliotecayacucho.gob.ve/fba/index.php?id=97&backPID=103&begin_at=24&tt_products=37

¹⁶ “Icaza fue francamente el hombre de la altiplanicie. Discreto, observador, agudo, con ideas claras, precisas, con palabras medidas y calculadas. Conocerlo en Madrid durante los años últimos, conociendo a México, era descubrir con asombro cómo persistía el mexicano debajo de su espesa y vistosa capa de madrileño.” Pedro HENRIQUEZ UREÑA, *op. cit.*, p. 361.

américaines, qui cherchaient encore dans leur passé colonial des clefs pour le présent et l'avenir¹⁷, n'y trouvaient pas toujours les mêmes réponses. Celles-ci évoluaient dans le cadre d'une lente transition générationnelle, faite de rapprochements et de résistances qui modulaient et modelaient les reconstructions politiques américaines.

En 1982, dans son *Histoire des relations culturelles entre l'Espagne et l'Amérique Latine au XIX^e siècle*, l'historien uruguayen Carlos Rama a repris le concept de « *transplantados* » pour se référer, lui aussi, aux intellectuels¹⁸ nés en Amérique qui participèrent pleinement, comme Icaza et bien d'autres, à la vie culturelle espagnole de leur époque. Il s'est intéressé notamment au Cubain Rafael María de Labra (1841-1918), arrivé à l'âge de huit ans à Madrid d'où il ne repartit plus jamais ; enseignant, avocat, écrivain, journaliste, il devint recteur de la *Institución Libre de Enseñanza* et député représentant successivement Porto Rico, puis Cuba, aux Cortès. Acteur de premier plan de la vie culturelle et politique de l'Espagne, au moment où celle-ci devait faire le deuil de son histoire coloniale, il n'eut de cesse, tout au long de sa vie, que de plaider en faveur d'une « *intimité ibéro-américaine* »¹⁹, qu'il considérait comme la seule voie possible pour affirmer la présence des nations hispaniques, dans un contexte international dominé par les puissances anglo-saxonnes. Le Mexicain Vicente Riva Palacio, ambassadeur à Madrid de 1886 et 1896, fait partie de ces transplantés qui, malgré le caractère officiel de leur fonctions, furent aussi des exilés politiques. Eloigné de Mexico par le président Porfirio Díaz qui voyait en lui un adversaire dangereux, cet intellectuel, haut en couleurs, s'adapta très vite à la vie madrilène, s'accommodant tout autant des réunions académiques que des fêtes mondaines. Il fréquenta assidûment les théâtres, les cafés à la mode, les réceptions officielles, les séances de l'Académie d'Histoire et celles de l'Académie Royale de la Langue. Historien convaincu que le métissage était l'un des fondements de l'histoire mexicaine, il organisa et participa à d'importants débats « transatlantiques »²⁰, jouant un rôle actif dans le réchauffement des relations politiques entre les deux continents, tout en défendant toujours la spécificité culturelle latino-américaine vis-à-vis de l'Espagne. Quelques années avant lui, l'écrivain et homme politique uruguayen Alejandro Margariños Cervantes, résidant en France puis en Espagne où il dirigea, entre 1853 et 1855, la *Revista Española de Ambos Mundos*²¹, fut lui aussi l'un des pionniers de la reconstruction de ce qu'il appelait alors « *la grande famille espagnole* », une entreprise à laquelle allaient participer par la suite un certain nombre d'intellectuels espagnols (Valera, Castelar, Pardo Bazán, Pi y Margall, Sánchez Moguel, Jiménez de la Espada, Menéndez Pelayo, Altamira...) et latino-américains (Darío, Riva Palacio, Icaza, Palma, Del Paso y Troncoso, Fernández Ferraz, Peralta, Quesada...) appartenant à ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui l'*hispano-américanisme*, un mouvement culturel qui connut ses heures de gloire à partir de la célébration du IV^e Centenaire de la Découverte de l'Amérique²², et tout au long de la première moitié du XX^e siècle. Malgré des volontés, souvent sincères, de réconciliation après la séparation radicale provoquée par les indépendances, et malgré l'intérêt des Latino-américains pour un territoire, une culture, des traditions, dont ils se sentaient toujours un peu tributaires, l'*hispano-américanisme*, du côté de ces transplantés, ne pouvait s'empêcher d'exprimer pourtant d'inévitables résistances. Tout en ressentant des affinités culturelles et une grande curiosité pour les fragments d'histoire américaine, dont regorgeait la péninsule ibérique, ils étaient souvent déçus, cependant, de constater,

¹⁷ Tulio HALPERIN DONGHI, *El espejo de la historia*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 1998, p. 67-68.

¹⁸ Carlos M. RAMA, *Historia de las relaciones culturales entre España y América latina. Siglo XIX.*, México-Madrid: Fondo de Cultura Económica, 1982, pp. 258-272

¹⁹ Rafael María de LABRA, *La intimidad ibero-americana*, in *Congreso Pedagógico Hispano-Americano-Portugués*, Madrid: Librería de la Viuda de Hernando y Cia., 1893, pp. 259-291.

²⁰ Enrique SÁNCHEZ ALBARRACÍN, 'Voces latinoamericanas en el Ateneo de Madrid', in *Les ombres de la conquête : fuites, dénis et oublis*, Caucés, Revue d'études hispaniques, n° 4, 2003.

²¹ *Revista Española de Ambos Mundos*, Madrid, Establecimiento Tip. de Mellado, 1853-1855.

²² Enrique SÁNCHEZ ALBARRACÍN, *La convergence hispano-américaniste 1892: les rencontres du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique*, Thèse, Université Paris 3, 2006. Disponible sur http://tel.archives-ouvertes.fr/docs/00/17/71/47/PDF/THESE_-_ESA-_2007.pdf

dès leur arrivée, l'état de délabrement économique et social dans lequel se trouvait l'Espagne : vieille, laide et négligée, d'après le Chilien Rafael Sanhueza Lizardi²³, archaïque selon la Colombienne Soledad Acosta de Samper²⁴, ignorante, pour le poète nicaraguayen Rubén Darío²⁵, et, finalement, désuète, reculée, bigote, crasseuse, obscure et silencieuse, sous la plume de José María Samper²⁶. C'est un peu comme si on leur avait tendu un vieux miroir ébréché dans lequel ils ne souhaitaient plus se regarder. L'Europe qu'ils espéraient à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e était autre: une Europe plus moderne, plus tolérante, plus universelle. Les Espagnols respectivement ne s'intéressaient pas vraiment à leur histoire récente. Ils méconnaissaient ou condamnaient les grands *libertadores*, et conservaient une image figée et nostalgique de l'Amérique hispanique²⁷. Ils n'étaient pas disposés, non plus, à partager l'autorité qu'ils exerçaient sur la langue castillane et se montraient intolérants vis-à-vis des nombreux néologismes²⁸ que sécrétait l'espagnol d'Amérique. L'Espagne, en quelque sorte, ne s'était pas encore réveillée de cette longue torpeur qui avait suivi le désastre colonial. C'est pourquoi de nombreux Latino-américains préféraient s'installer ailleurs, notamment en France, suivant les traces du poète Rubén Darío (1867-1916), l'un des intellectuels latino-américains pourtant les plus hispanophiles de son temps.

Etranger ou émigrant permanent, aussi bien dans la vie réelle que dans la littérature, Darío n'est pas seulement le chantre du modernisme latino-américain, c'est aussi celui qui a forgé le mythe de l'écrivain bohème et transplanté en Europe. Après lui, de nombreux artistes et intellectuels ont entrepris ce voyage initiatique qui est devenu une sorte de rite de passage entre les générations successives des élites latino-américaines, convaincues, que Paris, en particulier, comme l'a écrit Uslar Pietri, constituait l'une des portes d'entrée pour accéder à la culture universelle²⁹.

L'écrivain guatémaltèque Enrique Gomez Carrillo (1873-1927) fut l'un des premiers à suivre Darío sur cette voie. Poète, journaliste et diplomate, lui aussi, il est l'auteur d'un recueil de chroniques, *La vida parisiense*³⁰, qui s'ouvre sur une célébration de la bohème, une expérience de vie à laquelle se sont essayés avec plus ou moins de bonheur des écrivains et artistes tels que Horacio Quiroga, César Vallejo, Miguel Ángel Asturias, Alejo Carpentier, Vicente Huidobro ou Diego Rivera. Derrière le mythe culturel il y a aussi l'appel de la liberté, la rupture avec les conventions et le poids des traditions familiales, la fuite en avant, l'aventure, la quête de l'érotisme, tout un mélange de motivations diverses, matérielles et spirituelles, qui conditionnent l'intégration du transplanté dans son nouvel environnement. C'est à Paris que Gabriel García Márquez a rédigé *El coronel no tiene quien le escriba*, que Julio Cortázar a composé *Rayuela* ou que Bryce Echenique a écrit *Un Mundo para Julius*. L'émigration, l'exil, la transplantation, tout en instaurant une distance permettent parfois d'y voir plus clair, de mieux comprendre son histoire personnelle et celle de son pays, comme le

²³ Rafael SANHUEZA LIZARDI, *Viaje en España*, Santiago, 1886, Imprenta "Victoria" de H. Izquierdo y Cia, p. 4

²⁴ "Si deseamos encontrar interés en un viaje a España, no será buscando progresos modernos, los cuales hallaremos a pedir de boca en Francia e Inglaterra. La nueva civilización no cala en la patria del Cid sino muy lentamente... casi por la fuerza." Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Viaje a España en 1892, Tomo I*, Bogotá, Imp. de Antonio María Silvestre, 1893, pp. 5, 196-197 et 219-231.

²⁵ "La ignorancia española es inmensa. El número de analfabetos es colosal comparado con cualquier estadística. En ninguna parte de Europa está más descuidada la enseñanza." Rubén DARÍO, 'La enseñanza' in *Autobiografía y España Contemporánea*, México, Editorial Porrúa, 1999, p. 220.

²⁶ "Antigua, abandonada, rezandera, tolerante de la mugre, amiga del silencio y de la oscuridad", José María SAMPER, 'Impresiones de Madrid (1859)' José ESTEBAN, *Viajeros hispanoamericanos en Madrid*, Sílex, 2004, p. 49.

²⁷ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *op. cit.* pp. 225-226

²⁸ Cf. Enrique SÁNCHEZ ALBARRACÍN, 'Tradiciones y neologismos- Los encuentros de Rubén Darío y Ricardo Palma con España' in *Rencontres et construction des identités: Espagne et Amérique latine*. Université de Saint-Etienne-Celec - Instituto Cervantes- Décembre 2004.

²⁹ «Nos sentíamos primitivos, salvajes, pobres, frente a la culta plenitud de Europa. Había en esta experiencia la idea de transfiguración, de renacer de convertirse en otro, en hombre civilizado, en hombre culto». Arturo Uslar Pietri, *op. cit.*

³⁰ Enrique GÓMEZ CARRILLO, *La vida parisiense, Selección y presentación de Oscar Rodríguez Ortiz*, Biblioteca Ayacucho, Caracas, 1993.

reconnaissait Alejo Carpentier qui pensait avoir trouvé en France une meilleure perspective pour appréhender les cultures et les réalités cubaines et latino-américaines³¹.

C'est en Europe, ainsi, que des artistes ou intellectuels tels qu'Asturias, Rivera ou Octavio Paz ont entrepris un retour vers leurs origines américaines. Les transplantés ne se sont donc pas contenté de puiser dans le Vieux Monde des modèles philosophiques et esthétiques ou des sources d'archives leur permettant de mieux comprendre l'histoire de leur continent³², ils ont recomposé, au contact de l'autre, leur identité personnelle et collective, dans le cadre d'un échange dynamique avec le pays qui les accueillait. Si de nombreux artistes et intellectuels cherchaient la consécration en Europe, nous dit Milagros Palma, beaucoup ne l'ont pas obtenue, mais « *ils sont parvenus, en revanche, à retrouver leurs racines, et surtout à se réconcilier avec elles.* »³³

D'après Carlos Sanhueza, les voyageurs latino-américains ont joué un rôle essentiel après les indépendances de leurs nations vis-à-vis de l'Espagne et du Portugal, en participant à la définition d'un espace symbolique permettant de les situer par rapport aux notions de Vieux Monde et de Nouveau Monde, d'Orient et d'Occident. Qu'ils soient venus pour faire des études, pour chercher de l'inspiration, pour s'exiler ou pour exercer une représentation diplomatique, tous ces transplantés ont contribué, chacun à sa mesure, à réorganiser culturellement le monde, à replacer l'Amérique Latine face à l'Europe. C'est pourquoi on ne peut se contenter, d'après lui, d'analyser seulement les aspects imitatifs et leur admiration ou leur rejet vis-à-vis du monde moderne. Le contexte qui guide le regard de ces hommes et ces femmes les situe au seuil de quelque chose de nouveau. Ils sont confrontés au dilemme, de suivre ou de ne pas suivre les modèles de l'altérité européenne, et à la contemplation de leurs origines spécifiques depuis un espace qui leur révèle toute la complexité du processus de réorganisation postcoloniale de l'Amérique Latine³⁴.

Exils politiques et émigrations économiques : la convalescence européenne des transplantés latino-américains

Les études historiques et statistiques montrent que les flux migratoires latino-américains vers l'Europe, entre le XIX^e et le XXI^e siècle, ont suivi trois grandes vagues chronologiquement, numériquement et qualitativement distinctes. La première et la plus ancienne, est celle des élites intellectuelles, étudiantes ou artistiques attirées depuis les indépendances par le mode de vie et la culture européenne ; la seconde correspond à l'arrivée des réfugiés et militants politiques victimes des dictatures militaires des années 60 et 70 du XX^e siècle ; la dernière, qui commence dans les années 80-90, mais s'intensifie considérablement à partir des années 2000, est une immigration économique d'un nouveau genre qui s'inscrit dans le contexte de la mondialisation. En 2007 le nombre de Latino-américains installés dans l'Union Européenne a dépassé ainsi les 3 millions d'individus, dont près de 40 % vivent en Espagne.

Il y a une vingtaine d'années, on associait généralement les Latino-américains en Europe à des réfugiés politiques, des artistes ou intellectuels de gauche, des étudiants, des petits artisans ou des interprètes de musique folklorique. L'exil politique des pays du Cône Sud, le cinéma, la littérature et la culture andine donnaient une certaine image de la présence latino-américaine dans le Vieux Monde qui, même si elle ne correspondait pas toujours à la réalité, lui conférait néanmoins une signification particulière. Il s'agissait d'une immigration forcée ou éphémère qui donnait le

³¹ «Empecé a verlo mejor, ciertas cosas cuya existencia no advertía, por tenerlas demasiado cerca, empezaron a cobrar enormes relieves para mí cuando pude contemplarlas a distancia, con la suficiente perspectiva». Milagros Palma, *op. cit.*, p. 20.

³² L'Académicien Mexicain Francisco del Paso y Troncoso (1842-1916), par exemple, qui était arrivé en Espagne en 1892 dans le cadre d'un voyage officiel s'est attardé ensuite 24 ans, jusqu'à sa mort, dans les archives et les musées européens. Silvio ZAVALA, *Francisco del Paso y Troncoso. Su Misión en Europa, 1892-1916*, México: Departamento Autónomo de Prensa y Publicidad, 1938.

³³ *Ibid.*, p. 22.

³⁴ Carlos SANHUEZA, *op. cit.*, p. 71-72.

sentiment aux transplantés d'être seulement de passage en Europe. L'idée du retour était toujours très présente. Ils vivaient principalement dans des pays où existait une importante tradition d'accueil d'immigrés comme la France, les Pays Bas ou la Grande Bretagne, mais dans lesquels ils étaient numériquement très minoritaires. Ils étaient beaucoup moins nombreux également dans le Sud que dans le Nord de l'Europe. Le caractère transitoire ou temporaire de leur séjour, au moins au début, explique que ces transplantés ne cherchaient pas nécessairement à être intégrés dans les différents pays d'accueil, et qu'il n'existait pas non plus de politiques spécifiques d'intégration prévues à leur égard.

Des les années 90, cependant, les réalités évoluent et les représentations changent. Des populations andines et caribéennes commencent à arriver en plus grand nombre en Italie et en Espagne, tandis que les pays occidentaux reçoivent des flux migratoires importants en provenance d'Europe de l'Est. La Communauté Européenne commence à créer un statut légal européen, tout en définissant des marges et des statuts extraterritoriaux, pour les nouveaux immigrants. L'Union Européenne naît justement alors que les migrations s'intensifient et que les Européens semblent prendre conscience, comme le montrent les discours politiques et les nouvelles expressions artistiques, de la nécessité de se penser désormais comme des nations multiculturelles. Alors que les premières vagues d'immigration latino-américaine strictement économiques sont relativement modestes encore à la fin des années 80, les années 90 voient arriver progressivement, en nombre chaque fois plus significatif, des Dominicains, des Péruviens, des Equatoriens, des Colombiens et des Boliviens qui vont ouvrir le chemin et créer les premiers réseaux d'accueil et d'emploi. En Espagne, la population latino-américaine recensée est ainsi passée de 50.000 personnes en 1981, à 150.000 en 2000 et à 1.162.123 en 2005. Une croissance équivalente est constatée pour la même période en Italie et au Portugal³⁵.

Ces bouleversements dans les processus démographiques modifient profondément aujourd'hui les représentations des Latino-Américains en Europe, installés désormais de préférence dans le Sud, dans les pays « latins ». On ne peut, toutefois, comprendre ces changements sans rappeler, en sens inverse, l'importante immigration européenne (surtout espagnole, italienne, portugaise et allemande) qui s'est répandue entre 1850 et 1950 en Amérique Latine. On estime, en effet, qu'entre 1881 et 1915 plus de 30 millions d'Européens ont franchi l'Atlantique pour aller vivre en Amérique³⁶, dont près de 3 millions et demi d'Espagnols qui se sont installés en Argentine, en Uruguay, au Brésil et à Cuba. C'est ainsi que la population d'un petit pays comme l'Uruguay, qui comptait à peine 70.000 habitants en 1829, a été multipliée par sept en l'espace de 20 ans³⁷. Outre ces émigrations de type économique, il faut évoquer les quelques 50.000 républicains espagnols qui ont été accueillis au Mexique, à Cuba, au Chili, à Porto Rico et à Saint Domingue après la guerre civile de 1936-1939. Tout cela fait qu'il existe encore aujourd'hui des familles éparpillées de part et d'autre de l'Atlantique et des réseaux de contacts, d'amitié, de solidarité qui fonctionnent dans les deux sens.

D'autres facteurs complémentaires expliquent aussi le regain d'intérêt des Latino-américains pour l'Europe. Il y a d'abord, les crises économiques sévères qu'ont connues, depuis la fin du XX^e siècle, certains pays d'Amérique Latine où le niveau de vie des classes moyennes s'est trouvé durement affecté ; il y a ensuite l'intensification des contrôles frontaliers aux Etats-Unis, depuis les événements du 11 septembre 2001 ; il y a enfin, l'appel implicite de l'Europe dont la population ne cesse de vieillir et qui a besoin de main d'œuvre, notamment dans les secteurs de l'agriculture, de l'hôtellerie, de la construction et dans certaines activités faisant appel à des compétences techniques ou scientifiques avancées.

³⁵ Gioconda HERRERA & Isabel YEPEZ, 'Introducción' in *Nuevas migraciones latinoamericanas a Europa Balances y desafíos*, FLACSO-OBREAL-UCL-UB, Quito, 2007, pp. 19-30.

³⁶ Gabriel TORTELLA CASARES, 'La economía española. 1830-1900', in *Manuel Historia de España dirigida por Tuñón de Larra*, Tomo VIII, Revolución Burguesa, oligarquía y constitucionalismo (1834-1923), Barcelona: Editorial Labor, 1981, p. 23.

³⁷ Isabel YEPEZ DEL CASTILLO, 'Las migraciones entre América Latina y Europa: una dimensión de las relaciones entre estas dos regiones' in *Nuevas migraciones latinoamericanas... op. cit.*, pp. 19-20.

L'histoire des relations entre l'Europe et l'Amérique Latine est donc toujours celle d'un va-et-vient continu, et les transplantés entreprennent souvent un voyage semblable à celui que font les exilés du roman du *Libro de Navíos y Borrascas* de l'écrivain argentin Daniel Moyano³⁸. L'histoire est la suivante : sur le bateau qui les conduit de Buenos-Aires à Barcelone, des hommes et des femmes contraints à l'exil, s'interrogent sur leur identité réelle et sur le sens de leur expédition vers l'ancienne métropole espagnole. Sont-ils vraiment en train de partir ou de revenir? Si le périple qu'ils entreprennent vers l'Europe peut-être assimilé à un retour pour d'évidentes raisons historiques, il ne s'agit plus alors d'une fuite vers l'inconnu, mais d'une épreuve très différente et qui exige un autre constat. Les personnages de Moyano ont l'impression de n'être alors plus que les descendants d'immigrants espagnols partis vers l'aventure et qui, incapables de survivre ou de prospérer dans le Nouveau Monde, rentrent bredouilles sur la terre de leurs aïeux. Dans leur situation, l'idée de voyage de retour s'accompagne donc nécessairement d'un sentiment d'échec.

Dans le cas des exilés politiques des années 70-80, ce sont surtout les sentiments de honte ou de culpabilité très forts qui posent problème lors de la transplantation dans le pays d'accueil, comme le rappelle Olga, qui a quitté le Chili en 1977 pour s'installer en France : « *je me sentais coupable d'avoir quitté le pays, d'avoir laissé les gens là-bas* »³⁹... Pour certains de nos camarades, explique Pedro, un compatriote, « *parce que nous avons quitté le pays nous étions des traîtres* »⁴⁰. Et nos enfants, ajoute Mario, nous disent aujourd'hui que nous n'avons pas respecté leurs enfances⁴¹. Lorena, préfère parler de déracinement que d'exil pour les enfants des réfugiés:

La solitude de trois enfants, ma petite sœur mon frère et moi, dans un nouveau pays, une nouvelle langue, l'absence et l'éloignement des parents trop préoccupés à certains moments (...) par leur engagement politique et leur propre souffrance et culpabilité [...] C'est vrai, nous ne devions pas nous installer en France, les premières années ne devaient être qu'une parenthèse dans notre vie, mais une parenthèse bien douloureuse et lourde de conséquence à 5 ans, 8 ans et 9 ans. Car que comprend un enfant d'une parenthèse dans une vie, pas grand chose⁴².

Certains transplantés se lamentent de leurs signes évidents d'étrangeté, de leurs accents qui transforment leur quotidien et le rendent pénible. La barrière linguistique est vue comme un handicap très difficile à surmonter. En Europe *nous étions libres, mais prisonniers de la langue*, commente une autre réfugiée chilienne⁴³. Pour Emilia, le plus terrible a été de ne plus pouvoir exercer sa profession de médecin en France. Son accent espagnol était perçu d'après elle comme un signe d'infériorité. On la prenait pour une idiote, on la considérait comme une enfant, comme une sauvage. Elle se sentait humiliée. Pour elle, après 30 ans d'exil en France, l'impossible assimilation en raison de la barrière de la langue demeure une frustration profonde. « *On défend toujours le droit à la différence, écrit-elle, mais le droit à l'indifférence est tout aussi nécessaire.* »⁴⁴ D'après Margarita Sanchez Mazas et Laurent Licata, « *l'altérité est porteuse d'une angoisse que les individus ou les groupes sociaux tentent d'atténuer en la maîtrisant, soit en mettant l'Autre à distance, soit en apprivoisant son altérité, c'est-à-dire en cherchant à la rendre semblable comme le préconisent les tenants d'une acculturation par assimilation des populations immigrées. Dans tous les cas, l'Autre, même perçu positivement est méconnu.* »⁴⁵ Dans le cas des réfugiés politiques, cette méconnaissance provient aussi du fait que l'exilé, comme l'écrit María Durán, est « *un amputé dont les cicatrices ne sont pas visibles.* »⁴⁶ Blessé dans sa chair et dans son âme, mais aussi privé du droit de dire et d'agir, il se retrouve en outre confronté à l'épreuve d'une double altérité. La première, quoique restée

³⁸ Daniel MOYANO, *Libro de Navíos y Borrascas*, Buenos Aires: Editorial Legasa, 1983.

³⁹ Olga BARRY, in Laurette WITTNER & Olga BARRY (Espaces Latins), *Mémoire d'exil*, Aléas Editeur, 2006, p. 16.

⁴⁰ Pedro TAPIA, *Ibid.* p. 68.

⁴¹ Mario, *Ibid.*, p. 99.

⁴² Lorena ESPINOSA-BARRY, *Ibid.* p. 153.

⁴³ Natalia ITURRA, *Ibid.* p. 11.

⁴⁴ Emilia, *op. cit.* pp. 69-71.

⁴⁵ Margarita SANCHEZ-MAZAS & Laurent LICATA, *L'Autre : regards psychosociaux*, Grenoble, PUG, 2005, p. 15.

⁴⁶ María DURÁN, *Mémoire d'exil*, *op. cit.*, p. 5.

derrière lui, continue de le retenir et de le hanter ; la seconde tente de le happer et de le transfigurer. C'est pourquoi il est devenu l'otage de dilemmes compliqués : non plus être ou ne pas être mais plutôt, changer ou ne pas changer, appartenir ou ne pas appartenir. Ses interlocuteurs européens, les « autres » de ce côté-ci du miroir, se retrouvent, eux aussi, dans une position délicate. Les représentations qu'ils ont de l'exil, de la souffrance des transplantés latino-américains constituent tout autant, un facteur de rapprochement, qu'une entrave à la relation. « *L'aura dont notre imaginaire avait paré les réfugiés du Chili*, reconnaît Jean-Jacques Massard, membre de la CIMADE⁴⁷ à Lyon, *nous avait parfois fait oublier qu'il s'agissait d'hommes et de femmes comme nous, avec leurs grandeurs, leur générosité, leur fierté, mais aussi leurs faiblesses, leurs caractères, leurs angoisses, leurs rivalités, leurs problèmes familiaux... en un mot leur humanité.* »⁴⁸

Quels que soient les motifs économiques ou politiques de leur transplantation en Europe, les six premiers mois demeurent, pour la plupart des migrants, un passage difficile. « *Impossible de surmonter la noirceur*, nous dit Alicia Dujovne Ortiz, *sans la traverser* ». Il semblerait qu'il n'y ait pas d'autre voie, que d'avancer par étapes successives. Impossible non plus de ne pas mettre l'autre à distance. « *Percevoir les ressemblances et découvrir ce qu'il y a de bon, cela demande du temps* », explique encore cette romancière argentine, exilée politique en Europe dans les années 1970-80 puis immigrante à nouveau en France, après la crise économique sévère qui a ébranlé les pays du Cône Sud au début du XXI^e siècle :

Au bout de six mois c'est à peine si on parvient à établir une liste de ce qui rend l'autre pays différent de notre pays d'origine. Une liste noire destinée à mettre en évidence tout ce que nous avons de mieux qu'eux. Tout ce que nous observons nous semble d'une stupidité extraordinaire et nous sert sans doute à relever à nos propres yeux notre image abattue. Nous arrivons dans le pays choisi qui est en train de nous sauver la vie et nous nous opposons à lui. C'est un peu comme cette attitude fréquente qui consiste à dire « je ne sais pas de quoi vous parlez mais je ne suis pas d'accord »⁴⁹.

Au début, les exilés latino-américains préfèrent souvent rester entre eux, mais des rivalités aussi s'instaurent entre les familles, les alliances politiques, les groupes qui se reconstituent. Les six premiers mois, sont là pour mettre à l'épreuve les lieux communs vis-à-vis des Européens: « *les Français aiment davantage les chiens que les enfants, ils préfèrent le parfum que la salle de bain, ils n'ont pas le sens de l'humour, ils sont, soit trop cartésiens, soit ambigus, c'est pourquoi ils excellent dans l'art de la litote et de la négation. J'étais perplexe*, raconte Amanda Puz, *quand on me disait des phrases du genre : ce ne serait pas mal du tout que tu ne lui dises pas que tu ne veux pas y aller.* » Dans son livre *Última vez que me exilo*, cette journaliste et romancière chilienne évoque avec beaucoup d'esprit et de finesse ce long processus de transplantation, une expérience néanmoins toujours difficile et douloureuse qu'elle résume en ces quelques mots :

Nostalgie, déracinement, séparation et perte d'êtres chers, altérations émotionnelles, sentiment de solitude et d'isolement, manque de ressources économiques, travail dévalorisant et instable, carrières professionnelles brisées, dislocation familiale, ruptures conjugales, foyers défaits, déménagements successifs⁵⁰.

Et puis, peu à peu, le jour où la liste des différences se rétrécit, où les voisins ne sont plus des Allemands ou des Espagnols mais des voisins, simplement, les transformations commencent à se produire : transformations des cinq sens, nous dit Alicia Dujovne Ortiz ; transformations du visage et du corps, car apprendre une autre langue, ou parler l'espagnol avec un autre accent cela ne passe pas seulement par le cerveau, mais aussi par les muscles et les os ; transformations, finalement, du caractère et de l'âme⁵¹. C'est alors que je deviens cet autre moi qui n'était pas moi et dont j'ignorais l'existence. Denise Jodelet observe que le français dispose de deux termes pour désigner celui qui

⁴⁷ Association œcuménique d'entraide qui se consacre à l'accompagnement des étrangers migrants, en voie d'expulsion, demandeurs d'asile ou réfugiés, et à des actions de solidarité internationale. Site Internet : <http://www.cimade.org/>

⁴⁸ Jean-Jacques MASSARD, *Mémoire d'exil*, op. cit., p. 93.

⁴⁹ Alicia DUJOVNE-ORTIZ, op. cit., pp. 67-68.

⁵⁰ Amanda PAZ, *Última vez que me exilo* Santiago de Chile : Catalonia, 2006, p. 119-120.

⁵¹ Alicia DUJOVNE-ORTIZ, op. cit., pp. 82-91.

n'est pas soi : « "autrui " (le prochain) qui suppose une communauté et/ou une proximité sociale, en raison de la participation partagée à une même totalité (qui peut aller du groupe à l'humanité), et " autre " (l'alter) qui suppose une différence et/ou une distance sociale découlant d'appartenances (territoriales, généalogiques, génériques, etc.) distinctes. »⁵² C'est le jour où "l'autre" européen devient pour lui "autrui" au sens même de cette définition que le transplanté latino-américain commence à trouver sa place dans le pays d'accueil. Toutes ces transformations, dans le cas des réfugiés politiques et des migrants économiques, s'inscrivent toutefois dans ce qu'il convient d'appeler, si l'on continue de filer la métaphore médicale, la phase de convalescence, cette période de transition suivant une maladie et pendant laquelle le patient retrouve progressivement ses forces en rejetant la maladie vers l'extérieur, en la faisant "autre", elle aussi.

Migrations nouvelles et échanges universitaires internationaux

Sommes-nous vraiment rentrés dans une nouvelle ère au XXI^e siècle, celle de la mondialisation, ou s'agit-il encore d'une étape transitoire vers une autre configuration du monde, très distincte de celle que nous connaissions jusqu'à présent? Quelles que soient les réponses possibles à cette question, une seule chose semble sûre, c'est que la nature migrante des individus demeure une constante de nos jours, même si toutes les autorités du monde, et en particulier celles de l'Europe, s'acharnent à contrôler et à restreindre le droit de circuler. Depuis la fin du XX^e siècle, deux formes parallèles d'immigrations latino-américaines parmi d'autres, tantôt convergentes tantôt contradictoires, continuent de se développer dans les pays européens : celles des étudiants et des enseignants et chercheurs qui participent du phénomène d'internationalisation croissante des échanges universitaires ; et celles des travailleurs qui, malgré les besoins du marché, se trouvent confrontés au contrôle renforcé des frontières et condamnés à vivre dans l'illégalité. « Hier loué et protégé, écrit Olga L. González, l'immigré latino-américain doit, aujourd'hui, vivre dans la clandestinité et la précarité. L'immigration latino-américaine a changé. La perception que l'on en a aussi. »⁵³ Le transplanté pour motifs économiques n'est ni un rastaquouère, ni un intellectuel bohème, ni un réfugié politique. Dépourvu d'argent et de statut, il est devenu invisible. Il se noie dans les rapports statistiques et semble moins avide de reconnaissance culturelle que d'insertion sociale et professionnelle. S'il possède quelques bagages il n'a de cesse que de les déballer immédiatement pour s'installer dans sa nouvelle vie. Il ne s'agit pas pour lui d'une parenthèse, mais bien d'une transplantation qu'il espère durable, voire définitive. Comme tout transplanté, il doit s'exposer, lui aussi, à cette étape préalable de transformation décrite par Alicia-Dujovne Ortiz, aux difficultés linguistiques, à l'ignorance, à l'indifférence ou à la méconnaissance des « autres », au déracinement, à l'isolement, à la peur. Il est porteur malgré lui d'une altérité qui effraie et que la plupart des pays européens aujourd'hui gèrent comme une menace économique et sociale. Les communiqués du Réseau Education Sans Frontières décrivent en France comment la pression qui s'est installée sur les étrangers et la réduction croissante de leurs droits génèrent un sentiment permanent d'humiliation, d'angoisse et de révolte. Les Latino-américains représentent aujourd'hui 13% des mouvements migratoires internationaux⁵⁴. De temps en temps une erreur administrative ou policière permet à l'opinion publique, souvent incrédule, de mieux saisir les conditions dans lesquelles s'exerce l'accueil des ces migrants extraterritoriaux en Europe. C'est ce qui s'est produit en France, par

⁵² Denise JODELET, 'Formes et Figures de l'Altérité', in Margarita SANCHEZ-MAZAS & Laurent LICATA, *L'Autre : regards psychosociaux*, op. cit., p. 30. Une édition électronique réalisée à partir de l'article de Denise JODELET, est disponible sur le site Internet :

http://classiques.uqac.ca/contemporains/jodelet_denise/forme_figure_alterite/forme_figure_alterite.html

⁵³ Olga L. Gonzalez, 'La présence latino-américaine en France', *Revue Hommes et Migrations*. Article issu du N°1270, novembre-décembre 2007 : "Migrations latino-américaines". Mis à jour le : 10/02/2009, <http://www.hommes-et-migrations.fr/index.php?/numeros/migrations-latino-americaaines/4917-la-presence-latino-americaaine-en-france>

⁵⁴ *Ibid.*

exemple, lorsque l'acteur mexicain Ruben Sosa, qui incarnait justement un immigré sans papiers dans le film *Los Bastardos* du cinéaste Amat Escalante⁵⁵, a été interpellé par la police, le lundi 19 mai 2008, lors son arrivée à l'aéroport de Nice. Il a eu beau déclarer qu'il était invité au Festival de Cannes, les services de contrôle aux frontières l'ont appréhendé comme un clandestin ordinaire. Selon l'Agence France Presse, « *il a été traité comme un malpropre: ils l'ont attrapé par un bras, ils ont vidé et démonté sa valise et il a été mis en caleçon devant tout le monde.* »⁵⁶

Dans les mêmes avions, dans les mêmes files d'attentes aux postes de douanes, des étudiants et des chercheurs latino-américains côtoient chaque jour ces migrants économiques. Ils voyagent pour leur part munis d'un visa d'études ou un visa scientifique qui ne les prémunit pas nécessairement contre les soupçons, les contrôles et les fouilles parfois vexatoires, car la première épreuve de l'altérité européenne aujourd'hui, c'est le passage de la frontière. Malgré cela *les étudiants latino-américains ont le vent en poupe*, comme l'explique sur un site Internet du magazine l'Etudiant la journaliste Fabienne Guimont qui, au début de l'année 2009, recense 11.000 étudiants originaires d'Amérique Latine sur le territoire français⁵⁷. Ils viennent en Europe pour un séjour d'un mois, d'un semestre, d'un an, quelques fois pour toute la durée de leurs études supérieures. Certains d'entre eux s'installeront définitivement dans le pays d'accueil après avoir obtenu un diplôme et un contrat de travail. Qu'est-ce qui les différencie des autres immigrants? Leur niveau social le plus souvent ou leur bourse d'études, la convention universitaire qui leur permettra d'obtenir un titre prolongé de séjour. Pour le reste, le processus d'adaptation peut paraître, par certains aspects, un peu similaire à celui des réfugiés politiques des années 1970. En effet, il s'agit *a priori* d'une immigration éphémère qui donne aux individus le sentiment d'être seulement de passage en Europe. Non seulement ils envisagent de rentrer à court ou moyen terme, mais ils effectuent des allers et retours, parfois fréquents, dans leur pays d'origine. Le caractère transitoire de leur transplantation, explique qu'ils ne cherchent pas forcément à être intégrés. De nouveaux moyens technologiques leur permettent, en outre, de rester en contact permanent, via Internet, avec les réseaux familiaux et socioculturels qui étaient les leurs avant de partir.

« *Ce que je cherchais en Europe, c'était le Premier Monde, c'est à dire un pays développé avec des technologies avancées* », raconte Edgar, un étudiant latino-américain inscrit dans une école d'ingénieurs lyonnaise, « *mais je voulais aussi connaître une "autre" langue, une "autre" culture, "d'autres" personnes.* »⁵⁸ Les motivations d'aujourd'hui ne semblent guère différentes, non plus, de celles d'hier, celles des élites bourgeoises et intellectuelles transplantées en Europe depuis le XIX^e siècle, le commerce et la technologie ayant supplanté, il est vrai, les lettres et les arts. L'avènement d'une économie mondiale de la connaissance suscite, en effet, une demande croissante de personnels qualifiés, notamment de chercheurs et d'ingénieurs dans les secteurs de haute technologie. Tout autant que les migrants économiques, ils sont partie prenante d'un vaste système destiné à équilibrer les marchés nationaux et internationaux du travail. Parce qu'ils partagent et font circuler les connaissances, ils agissent également comme des agents du progrès scientifique qui se développe dans le cadre de réseaux transfrontaliers et multidisciplinaires de plus en plus complexes. Et leur présence accroît la compétitivité des établissements d'enseignement et des laboratoires de recherche qui les accueillent et est évaluée désormais au travers de classements internationaux⁵⁹.

Mais même lorsqu'ils semblent obéir à une vraie stratégie intellectuelle et professionnelle, ces nouveaux nomades de la mondialisation entretiennent des relations compliquées avec l'altérité

⁵⁵ <http://www.losbastardos-lefilm.com/>

⁵⁶ <http://www.educationsansfrontieres.org/article13630.html>

⁵⁷ <http://www.educpros.fr/detail-article/h/d28a273e63/a/les-etudiants-latino-americains-en-france-ont-le-vent-en-poupe.html>

⁵⁸ Edgar B., étudiant mexicain à l'INSA de Lyon dans la filière internationale AMERINSA. Extrait d'un témoignage écrit rendu à son professeur E. Sánchez Albarracín, dans le cadre d'un examen en décembre 2007.

⁵⁹ Mohamed HARFI & Claude MATHIEU, 'Mobilité internationale et attractivité des étudiants et des chercheurs', Horizons Stratégiques, N°1, Juillet 2006, Disponible sur : http://www.strategie.gouv.fr/revue/article.php3?id_article=37

européenne, aussi bien au niveau individuel que collectif, qui s'alimentent de représentations conscientes ou inconscientes où s'entremêlent des éléments culturels et affectifs très divers. Lorsqu'on les interroge sur ces questions, il n'est pas rare qu'ils évoquent des symptômes de dépression liés selon eux au changement de modes de vie, à la perte des référents et des liens sentimentaux, au manque de communication ou de compréhension avec les jeunes européens de leur âge. Dans les formations scientifiques et technologiques la peur de l'échec est omniprésente. Elle tient, sans doute, au statut et au caractère sélectif des disciplines, à l'importance qu'on leur accorde dans le monde économique et social. C'est d'abord la peur de décevoir la famille qui a consenti de gros efforts financiers pour permettre à l'étudiant de s'expatrier en Europe, mais aussi les amis ou les responsables académiques qui lui ont fait confiance. C'est la peur du regard de l'autre qui ne perçoit pas toujours les difficultés inhérentes au processus de transplantation et qui peut avoir une idée dévalorisante de l'étranger qui se trouve en face de lui parce qu'il vient d'un pays moins développé, parce qu'il n'est pas encore capable de trouver les mots justes pour exprimer ses réflexions et ses sentiments, parce qu'il n'a pas bénéficié du même système de formation préalable. Un élève-ingénieur mexicain, Eduardo Morelos Pulido, recommandait à son établissement d'accueil dans un mémoire rédigé en 2006, de prévoir des ajustements psychosociaux pour la formation des étudiants latino-américains, pour atténuer les difficultés liées selon lui « *au choc culturel, à la discrimination, à l'adaptation à des rôles, des normes ou des régulations différentes mais aussi au mal du pays, à la solitude, à la dépression, à la frustration, et à la perte d'identité et de statut.* »⁶⁰

Pour ces jeunes gens qui n'ont pas toujours une idée très approfondie de ce qu'est l'histoire ou la culture de leur pays d'origine les notions d'identité et d'altérité ce sont d'abord des questions de contact, de goûts, de comportements et de sentiments. Ainsi la nourriture, la musique ou la danse semblent leur dire qui ils sont et pourquoi ils sont semblables ou différents des autres. Comme pour les générations qui les ont précédés, c'est aussi l'envie de liberté qui les a attirés vers l'Europe, le désir d'échapper aux pressions familiales ou sociales, mais lorsqu'ils se retrouvent de l'autre côté du miroir les perceptions sont altérées. Ce que je considérais avant comme "autre", c'était un autre "moi" dont je n'avais pas conscience. « *Ici je suis privé de tout, constate Cahê, un jeune brésilien, privé de ma famille, de mes amis, de tout ce qui faisait ma vie avant.* »⁶¹ D'après Noelia, une étudiante mexicaine, si les jeunes Français se comportent de façon plus autonome que les Latino-américains vis-à-vis de leur entourage le plus proche, ils ne sont pas plus libres pour autant. Par exemple, « *nous, nous donnons la liberté de rire, de pleurer ou de crier, nous exprimons tout ce que nous ressentons, alors qu'eux ils ne disent pas ce qu'ils pensent, et ils sont gênés lorsque nous essayons de les approcher ou de les toucher. Ils se compliquent la vie* », conclue-t-elle⁶². Certains étudiants apprécient le confort matériel qu'ils découvrent en Europe, notamment au niveau des infrastructures urbaines, mais désapprouvent la mécanisation excessive de la vie quotidienne dans laquelle ils perçoivent un risque de dégradation du lien social beaucoup plus manifeste que dans leur pays d'origine. Cette situation est d'autant plus déconcertante pour eux que, du fait de leur déracinement, ils sont en manque de contacts et d'affection. C'est pourquoi ils attendent beaucoup plus que ce que leurs hôtes européens sont capables de leur offrir, ce qui génère régulièrement chez eux un sentiment d'insatisfaction, voire de désenchantement.

La découverte de l'autre, tout comme la transplantation, est un processus long et complexe qui ressemble à la reconstitution d'un puzzle. Idées reçues et faux semblants sont autant d'entraves qui retardent la détection des pièces qui, peu à peu, s'emboîtent les unes dans les autres. Ce processus

⁶⁰ Eduardo A. MORELOS PULIDO, *L'intégration académique des étudiants latino-américains dans la filière Amerinsa est-elle possible?*, Insa de Lyon, 2006 – Disponible sur http://m2real.org/IMG/pdf_PPH_Morelo_Pulidos_-_Integration_academique_AMERINSA.pdf

⁶¹ Cahê T., Extrait d'un témoignage rédigé par un étudiant Brésilien dans le cadre d'une enquête menée par le bureau de représentation de l'INSA de Lyon au Brésil.

⁶² Noelia F., étudiante à l'INSA de Lyon dans la filière internationale AMERINSA. Extrait d'un témoignage écrit rendu à son professeur E. Sánchez Albarracín en décembre 2008.

n'en demeure pas moins essentiel pour l'individu, car comme le rappelle Bernard Lamizet, c'est la représentation de l'autre qui fonde, pour le sujet, la représentation sans doute ultérieure de sa propre identité⁶³. Lorsqu'ils arrivent en Europe la plupart de ces jeunes étudiants ou chercheurs n'ont qu'une idée très lointaine de ce qu'est l'Amérique Latine, un terme d'autant plus opaque que tous les spécialistes s'accordent à dire qu'il est impossible de définir⁶⁴. Réalité ou concept ? Quoi qu'il en soit, l'Amérique Latine n'est souvent perçue comme telle par le Latino-Américain que lorsqu'il s'installe en Europe. Ici, en plus, on emploie souvent pour le définir le diminutif familier "latino", un terme d'autant plus équivoque que, tout en prétendant mettre en évidence une spécificité non européenne, il sème la confusion en retirant au mot original ce qui exprime justement son altérité. Comment peut se reconnaître sous cette appellation, perçue, parfois, comme péjorative, un jeune Brésilien de São Paulo dont les parents sont nés au Japon ? Ces interlocuteurs européens auront beau lui dire que ce terme peut avoir au contraire une connotation positive, qu'il exprime la chaleur humaine ou la joie de vivre, il ne pourra s'empêcher de le trouver superficiel et réducteur.

Une histoire d'intimités et de distances

Que veut dire être Latino-Américain lorsqu'on vit en Europe. L'histoire des flux migratoires transatlantiques est-elle homogène et continue depuis le XIX^e siècle ? Le déclin des Etats-Nations et l'avènement de l'ère globale vont-ils mettre un terme à cette recherche (que d'aucuns jugent d'emblée inutile et impossible) d'unités identitaires nationales, régionales ou continentales ? Si le concept d'identité de nos jours est en crise c'est peut-être parce qu'il est trop souvent contre-productif, c'est-à-dire qu'il exclut au lieu de réunir, comme le remarque Alain Maalouf, qui parle *d'identités meurtrières* dès lors que celles-ci nient au lieu de les assumer d'autres identités dont elles sont héritières⁶⁵. C'est en partie pour cela que l'altérité gagne du terrain aujourd'hui par rapport à l'identité dont elle semble pourtant indissociable, de même que le concept d'interculturalité s'impose peu à peu dans tous les champs de la connaissance.

De plus en plus de Latino-Américains vivent actuellement en dehors de leurs frontières originelles. Pour certains pays tels que le Mexique, l'Uruguay où l'Equateur, les expatriés représentent entre 15 et 20% de la population nationale. « *L'immigration est devenue depuis longtemps une composante à par entière de l'identité latino-américaine* », reconnaît Daniela, une Uruguayenne qui poursuit des études supérieures en France⁶⁶. Alors qu'il devient de plus en plus difficile pour l'individu, de même que pour les sociétés, de se définir comme autre chose, que comme la somme des altérités qui composent leurs identités personnelles et collectives, les Latino-américains établis en Europe continuent d'illustrer ce paradoxe, qui selon Leopoldo Zea fondait l'identité américaine, à savoir la double impression d'appartenance et de non-appartenance, d'intimité et de distance. Je ne sais pas vraiment qui je suis, mais je crois savoir ce que je ne suis pas, et, c'est en fonction de cela que je construis mon identité individuelle dans un rapport dialectique avec d'autres altérités exogènes, c'est-à-dire qui n'étaient pas en moi avant de migrer en Europe. La transplantation me révèle l'existence des ces autres "moi" antérieurs dont je n'avais pas toujours conscience, et suppose la construction de futurs "moi" au terme du processus d'intégration que je suis en train de vivre. Si la quête de l'identité collective peut paraître finalement à bien des égards une chimère, de nombreux auteurs

⁶³ Bernard LAMIZET, *Les lieux de la communication* Paris : Edition Mardaga 1995, p. 33.

⁶⁴ Cf. Alain ROUQUIÉ, *Amérique latine, introduction à l'Extrême Occident*, Seuil, 1987 ; Arturo ARDAO, *América Latina y la latinidad, México*, UNAM-CECYDEL, 1993 ; Paul ESTRADÉ, *Del invento de 'América Latina' en París por latinoamericanos (1856-1889)*, *París y el mundo ibérico e iberoamericano*, Nanterre, Publications de l'Université de Paris X, 1998, p. 179-188 ; Miguel ROJAS MIX, *Los cien nombres de América: eso que descubrió Colón*, Barcelona, Editorial Lumen, 1991.

⁶⁵ Alain MAALOUF, *Les identités meurtrières*, Grasset, Paris, 1998.

⁶⁶ Daniela F., étudiante à l'INSA de Lyon dans la filière internationale AMERINSA. Extrait d'un témoignage écrit rendu à son professeur E. Sánchez Albarracín en décembre 2006.

continuent d'affirmer aujourd'hui que la quête de soi n'est pas tant une recherche de ce que l'on est, qu'une quête de ce que l'on désire. On pourrait envisager à partir de cette prémisse une nouvelle grille de lecture qui nous permettrait peut-être de mieux comprendre, aussi bien au niveau individuel que collectif, comment se génèrent les rapprochements ou les conflits interculturels.

Bibliographie :

- Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Viaje a España en 1892, Tomo I*, Bogotá, Imp. de Antonio María Silvestre, 1893.
- Arturo ARDAO, *América Latina y la latinidad*, México, UNAM-CECYDEL, 1993, 395 p.
- Alberto BLEST GANA, *Los trasplantados*, Santiago de Chile: Zig-Zag, 4^o Edición, 1974, 342 p.
- Jorge CASTEL, *El restablecimiento de las relaciones entre España y las Repúblicas Hispanoamericanas (1836-1894)*, Cuadernos de « Historia de las Relaciones Internacionales y Política exterior de España », Madrid: Marto Artes Gráficas, 1955, 174 p.
- Alicia DUJOVNE ORTIZ, , *Al que se va*, Buenos Aires: Libros del Zorzal, 2002, 91 p.
- Paul ESTRADE, 'Del invento de 'América Latina' en París por latinoamericanos (1856-1889)', *París y el mundo ibérico e iberoamericano*, Nanterre, Publications de l'Université de Paris X, 1998, 419 p.
- José ESTEBAN, *Viajeros hispanoamericanos en Madrid*, Madrid, Sílex, 2004, 224 p.
- Enrique GÓMEZ CARRILLO, *La vida parisienne, Selección y presentación de Oscar Rodríguez Ortiz*, Biblioteca Ayacucho, Caracas, 1993, 184 p.
- Olga L.GONZALEZ, 'La présence latino-américaine en France', in *Migrations latino-américaines*, Revue Hommes et Migrations, N°1270, novembre-décembre 2007, <http://www.hommes-et-migrations.fr/index.php?/numeros/migrations-latino-americaines/4917-la-presence-latino-americaine-en-france>
- Alejandro GRIMSON, 'Fronteras y extranjeros: desde la antropología y la comunicación. Cultura, identidad, frontera' in *Extranjeros en la tecnología y en la cultura* », Buenos Aires: Ariel, Fundación Telefónica, 2009, p. 14.
- Tulio HALPERIN DONGHI, *El espejo de la historia*, Buenos Aires: Editorial Sudamericana, 1998, 294 p.
- Mohamed HARFI & Claude MATHIEU, 'Mobilité internationale et attractivité des étudiants et des chercheurs, in Horizons Stratégiques, N°1, Juillet 2006.
- http://www.strategie.gouv.fr/revue/article.php?id_article=37
- Pedro HENRIQUEZ UREÑA, *La Utopía de América*, Caracas, Biblioteca Ayacucho,
- Gioconda HERRERA & Isabel YEPEZ DEL CASTILLO, *Nuevas migraciones latinoamericanas a Europa Balances y desafíos*, FLACSO-OBREAL-UCL-UB, Quito, 2007, 555 p.
- Emmanuel HOUSSET, *L'intériorité d'exil, le soi au risque de l'altérité*, Editions du Cerf, 2008, 384 p.
- Denise JODELET, 'Formes et Figures de l'Altérité' , in Margarita SANCHEZ-MAZAS & Laurent LICATA, *L'Autre : regards psychosociaux*, Grenoble : PUG, 2005, pp. 27-28.
- LABRA Rafael María de, 'La intimidación ibero-americana', in *Congreso Pedagógico Hispano-Americano-Portugués*, Madrid: Librería de la Viuda de Hernando y Cia.,1893, 354 p.
- Bernard LAMIZET, *Les lieux de la communication*, Paris : Edition Mardaga 1995, 347 p.
- Jorge LARRAÍN, *Identidad Chilena*, Santiago de Chile : LOM, 2001, 284 p.
- Amadeo LÓPEZ, 'L'autre et son double. Les exilés espagnols et latino-américains', p. 10, in *Exils et émigrations hispaniques au XX^e siècle*, n°1, p. 1993, CERIC, Paris 7, 1993.
- Alain MAALOUF, *Les identités meurtrières*, Grasset, Paris, 1998, 189 p.
- Eduardo A.MORELOS PULIDO, *L'intégration académique des étudiants latino-américains dans la filière Amerinsa est-elle possible?*, Insa de Lyon, 2006, http://m2real.org/IMG/pdf_PPH_Morelo_Pulidos_-_Integration_academique_AMERINSA.pdf

Daniel MOYANO, *Libro de Navíos y Borrascas*, Buenos Aires, Editorial Legasa, 1983, 431 p.
 N°37,1984, 503 p.

Milagros PALMA, *El Mito de París, Entrevistas con Escritores Latinoamericanos en París*, Indigo & Côté-femmes éditions, 1991, 206 p.

Amanda PAZ, *Última vez que me exilo*, Santiago de Chile: Catalonia, 2006, 252 p.

Carlos M.RAMA, *Historia de las relaciones culturales entre España y América latina. Siglo XIX*, México-Madrid: Fondo de Cultura Económica, 1982, 348 p.

Revista Española de Ambos Mundos, Madrid, Establecimiento Tip. de Mellado, 1853-1855.

Pauline RAQUILLET-BORDRY, 'Le milieu diplomatique hispano-américain à Paris de 1800 à 1900', in *Histoire et Sociétés de l'Amérique latine*, n°. 3, mai 1995, Paris : Université de Paris VII, 1995, pp. 81-106.

Miguel ROJAS MIX, *Los cien nombres de América: eso que descubrió Colón*, Barcelona, Editorial Lumen, 1991, 414 p.

Grínor ROJO, *Globalización e identidades nacionales y postnacionales... ¿de qué estamos hablando?*, Colección Escafandra, Santiago de Chile: LOM Ediciones, 2006, 218 p.

Alain ROUQUIÉ, *Amérique latine, introduction à l'Extrême Occident*. Seuil, 1987, 484 p.

Enrique SÁNCHEZ ALBARRACÍN, 'Tradiciones y neologismos- Los encuentros de Rubén Darío y Ricardo Palma con España' in *Rencontres et construction des identités: Espagne et Amérique latine*, Université de Saint-Etienne- Celec - Instituto Cervantes- Décembre 2004, 288 p.

Enrique SÁNCHEZ ALBARRACÍN, *La convergence hispano-américaniste 1892: les rencontres du IVe Centenaire de la découverte de l'Amérique*, Thèse, Université Paris 3, 2006. http://tel.archives-ouvertes.fr/docs/00/17/71/47/PDF/THESE_-_ESA-_2007.pdf

Enrique SÁNCHEZ ALBARRACÍN, 'Voces latinoamericanas en el Ateneo de Madrid, in *Les ombres de la conquête : fuites, dénis et oublis*, Caucés, Revue d'études hispaniques, n° 4, 2003, 276 p.

Margarita SANCHEZ-MAZAS & Laurent LICATA, *L'Autre : regards psychosociaux*, Grenoble : PUG, 2005, 415 p.

Carlos SANHUEZA, 'En busca de un lugar en el mundo: viajeros latinoamericanos en la Europa del siglo XIX', pp. 51-75, in *Estudios Ibero-Americanos*, PUCRS, v. XXXIII, n. 2, dezembro 2007.

Rafael SANHUEZA LIZARDI, *Viaje en España*, Santiago: 1886, Imprenta "Victoria "de H. Izquierdo y Cia, 1889, 456 p.

José SARAMAGO, *O Homem duplicado*, Editorial Caminho, 2002, 318 p. (Traduction française: *L'autre, comme moi*, Points, Seuil, 2005, 447 p.).

Arturo USLAR PIETRI, *La travesía in El otoño en Europa septiembre-diciembre 1952*, Caracas: Ediciones Mesa Redonda, 1954, 88 p.

Laurette WITTNER & Olga BARRY (Espaces Latins), *Mémoire d'exil*, Aléas Editeur, 2006, 192 p. www.bibliotecayacucho.gob.ve/fba/index.php?id=97&backPID=103&begin_at=24&tt_products=37

Silvio ZAVALA, *Francisco del Paso y Troncoso. Su Misión en Europa, 1892-1916*, México: Departamento Autónomo de Prensa y Publicidad, 1938, 644 p.

Leopoldo ZEA, *En torno a una filosofía americana*, México, El Colegio de México, 1945, 78 p.